

— “ Les dépêches que tu portais, où sont-elles ? demanda l'officier qui commandait les hommes.

— Des dépêches ?... répondit Louis Barrot. Je n'en avais pas.

Allons donc !... Qu'y avait-il donc tout à l'heure à cette place ? reprit l'officier en montrant sur la toile de la chemise un lambeau d'étoffe décousu, qui avait dû former poche, et d'où pendaient encore des fils.

— Vous croyez donc que je portais là des papiers ?

— J'en suis sûr, et tu devais les avoir encore il n'y a qu'un instant.

— Eh bien ! puis qu'il n'y sont plus, cherchez-les !

— Fouillez partout ! cria l'officier à ses hommes. ”

Les soldats obéirent, scrutant le moindre tiroir, bouleversant les meubles, sondant les cendres du foyer... rien, toujours rien !

A ce moment, deux soldats apparurent sur le seuil de la porte tenant le petit Jean par les bras. Ils avaient été laissés de garde au dehors, et venaient d'apercevoir l'enfant en train de ramper derrière une haie. Ils le poussèrent devant eux, dans le cercle de lumière tremblotante que projetait la lampe fumeuse. L'enfant dissimulait ses mains derrière son dos.

Qu'est-ce que tu caches là ? lui dit l'officier d'une voix rude. ”

Moi ? rien.

— Fais voir tes mains, alors.

L'enfant tendit ses mains. Elles étaient pleines de terre ?

— Ah ! petit gueux, cria l'officier, c'est toi qui les a cachés, les papiers !... Où sont-ils ?

L'enfant resta muet.

— Ecoute, reprit l'Allemand. Celui-là est ton père, n'est-ce pas ?... Et celui-là ton frère ?

Le petit Jean répondit :

— Oui, par deux signes de tête.

— Eh bien si tu ne dis pas où sont les papiers, ils seront fusillés tous les deux. Si tu le dis... je leur promets la vie sauve.

L'enfant consulta son père du regard.

— Jean, fit le vieux, écoute bien ce que je vais te dire. Même si on nous tuait devant toi, ne parle pas ! ”

L'enfant dit :

— “ C'est bon. ”

— A demain donc ! conclut l'officier avec un geste de colère.

Le lendemain, dès l'aube, sur la place du village voisin, devant le mur de la mairie, le vieux Barrot et son fils Louis étaient debout, tête nue, immobiles et pâles. A vingt pas d'eux, le peloton d'exécution était massé, l'arme au pied. Tout autour de la petite place, maintenus par un cordon de soldats, des